

L'évolution de la figure de César Borgia dans la pensée de Machiavel

Autor(en): **Marchand, Jean-Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **19 (1969)**

Heft 2

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-80622>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'ÉVOLUTION DE LA FIGURE DE CÉSAR BORGIA DANS LA PENSÉE DE MACHIAVEL

Par JEAN-JACQUES MARCHAND

a) La Légation à Urbino

C'est à Urbino, le 24 juin 1502, que Machiavel se trouve pour la première fois en face de César Borgia. Cette rencontre a eu lieu après une série ininterrompue de victoires du Duc de Valentinois – qui occupe la Romagne, une grande partie des Marches, Piombino et indirectement Arezzo et le Val di Chiana – et de manifestations de faiblesse de la part des Florentins – qui, l'année précédente, ont laissé passer le Duc à travers leur territoire et ont perdu depuis peu Pistoia, Arezzo et ses environs. La mission de l'ambassade florentine – dans laquelle Machiavel joue un rôle important aux côtés de l'évêque Francesco Soderini – est purement informative: savoir quelles sont les intentions de Borgia après sa fulgurante conquête du duché d'Urbino.

Certes, avant cette rencontre, Machiavel s'était probablement fait une idée assez précise de ce qu'était cet homme – ne serait-ce qu'à cause de son travail à la Chancellerie qui, depuis quatre ans, le maintenait constamment en contact avec la politique italienne; malheureusement, nous n'avons que fort peu de témoignages à ce sujet et les quelques allusions au Duc n'expriment jamais un jugement. En fait, on peut supposer que cette figure ne différait que fort peu de celle qui apparaît dans toutes les chroniques contempo-

raines et que la propagande des Borgia ne se privait pas d'accroître: celle d'un homme invincible, ambitieux, soutenu par l'impressionnante puissance française et par les ressources pratiquement illimitées du Vatican. On retrouve du reste cette même image dans le portrait que Machiavel fait du Duc dans sa lettre envoyée à Florence juste après la soudaine prise d'Urbin, deux jours avant la première entrevue :

«La raison de cette victoire est entièrement basée sur la sagesse de ce Seigneur, qui, étant proche de 7 milles de Camerino, sans manger ni boire, se présenta devant Cagli qui se trouvait éloigné d'environ 35 milles, et en même temps laissa Camerino assiégé et y fit faire des incursions. Que Vos Seigneuries remarquent bien ce stratagème et une si grande célérité jointe à une fortune absolument remarquable¹.»

Ce premier portrait est déjà une tentative de définir, au delà de la narration des faits, la qualité fondamentale du personnage: ce sera du reste une attitude constante de Machiavel lorsque, au cours de ses Légations, il se trouvera en contact avec des personnages de grande envergure. Mais ici l'image est encore passablement vague et le terme employé – la sagesse: «*prudentia*» – ne sort pas du langage traditionnel de la Chancellerie florentine. En outre, ce mot ne définit pas vraiment une qualité constante du personnage, mais un comportement lié à des circonstances précises: il a donné une preuve de sa «sagesse» en feignant d'attaquer *Camerino* pour mieux surprendre et occuper le *duché d'Urbin*, etc. Quant au reste du pas-

¹ La traduction de ce passage et de toutes les citations tirées des Légations à Urbin, Imola et Rome est basée sur une nouvelle transcription des autographes – exception faite de quelques lettres de la Légation à Imola dont l'original a disparu au XIX^e siècle. Les références à ces manuscrits, telles qu'elles apparaissent pour la dernière fois dans l'édition: *Le Legazioni e Commissarie di Niccolò Machiavelli riscontrate sugli originali ed accresciute di nuovi documenti*, per cura di L. PASSERINI e G. MILANESI, Firenze-Roma, Tipografia Cenniniana, 1875-1877, n'étant plus valables à cause de diverses modifications intervenues dans le classement des registres aux Archives d'Etat de Florence, les nouvelles références seront chaque fois signalées. Pour ce texte, la référence est: Archives d'Etat de Florence: Dieci di Balìa, Carteggi, Responsive, Registre n^o: 67 (dorénavant abrégé: AEF: Resp. 67), folio 347 *recto*. Il a été publié pour la dernière fois (dans la transcription de 1875) par SERGIO BERTELLI: *Niccolò Machiavelli, Legazioni e Commissarie*, a cura di S. B., Milano, Feltrinelli, 1964 (dorénavant abrégé: BERT., cit.), p. 257.

sage, il ne fait que développer le cliché assez conventionnel du «fait mémorable»: l'art de la surprise – qui constitue l'efficacité du stratagème – suggéré par une rupture dans le déroulement logique de la phrase («étant *proche* de 7 milles de Camerino (...) [il] se présenta devant Cagli (...) *éloigné* d'environ 35 milles»); l'endurance extrême – qui place le héros presque au-dessus des contingences humaines – rendue par la notation «sans manger ni boire»; l'impression d'omniprésence donnée par la phrase «en même temps [qu'il occupait Urbin, il] laissa Camerino assiégé et y fit faire des incursions.» Dans la dernière phrase de ce portrait on pourrait certes relever que, parmi les raisons de ce succès, Machiavel parle, en plus de la ruse et de la rapidité, d'une «fortune absolument remarquable» et que cette notation annonce des concepts qui seront les fondements de la doctrine politique du *Prince*: la Vertu, la Fortune; cependant, là encore, de par sa formulation très vague, cette phrase ne fait que reproduire des notions fort communes à cette époque².

Ce passage de la lettre du 22 juin est donc avant tout une ébauche de portrait du Duc de Valentinois à travers ses actions et les récits qu'on en fait. Mais déjà dans ces quelques mots on peut ressentir la fascination qu'exerce ce personnage et qui se reflète sur le style de Machiavel qui prend, en contraste absolu avec le reste de la lettre, un aspect plus élaboré, plus «classique». Et il est significatif de relever que cette élévation du niveau stylistique se retrouvera presque chaque fois que Machiavel parlera du Duc dans ses Légations à Urbin et à Imola.

Ce n'est que deux jours après avoir écrit cette lettre que Machiavel se trouve enfin face à face avec Borgia: ce premier contact est extrêmement dur et impressionnant pour lui, à tel point qu'il en perd même son habituel sens critique. Dans sa lettre du 26 juin, il relate cet entretien orageux³ (auquel participait aussi Soderini) marqué par un crescendo dans la violence des propos du Duc: «il commença par se plaindre de tout ce qui était arrivé depuis sa

² Pourtant une notation plus personnelle apparaît déjà dans l'emploi du mot «joint»: dans l'optique de Machiavel, c'est justement parce qu'il dispose à *la fois* de ces qualités individuelles et d'une «chance absolument remarquable» que César Borgia a remporté tellement de succès.

³ AEF: Resp. 67, f° 406r–407r; BERT., cit., p. 261–264.

venue de l'année passée»; puis les excuses pour les entreprises de ses lieutenants lui servent de prétexte pour lancer ses premières menaces: «il savait bien l'année passée qu'il était en son pouvoir non seulement de faire revenir les exilés, mais de donner un bâton au gouvernement et un chien sans aucun doute»⁴. Peu après il ajoute: «je veux savoir tout d'abord avec qui j'aurai à traiter notre accord; ensuite je veux obtenir de votre part de bonnes assurances; si cet accord est conclu vous me trouverez toujours favorable pour n'importe quel projet; s'il n'est pas conclu, je serai contraint de poursuivre l'entreprise et de m'assurer à tout prix de vous». En une troisième intervention, les termes sont encore plus violents dans leur clarté et leur concision: «Ce gouvernement ne me plaît pas et je ne peux pas avoir confiance en lui; il faut que vous le changiez (...) et si vous ne voudrez pas de moi comme ami, vous me subirez comme ennemi.» Cette violence teintée de mépris («n'attendez pas que je commence à vous rendre des bienfaits, car non seulement vous ne les avez pas mérités, mais vous les avez démerités») ou de cruauté puérile («non seulement je n'ai pas été mécontent de ce que vous avez perdu, mais j'en ai même éprouvé du plaisir») culmine dans la dernière phrase qui n'est autre qu'un ultimatum: «mais il faut vous résoudre rapidement, parce qu'ici je ne peux pas garder mon armée (...) et qu'entre vous et moi il n'y a pas de place pour les faux-fuyants; il faut que vous soyez ou mes amis ou mes ennemis».

Pour le jeune envoyé diplomatique encore passablement inexpérimenté qu'était Machiavel à cette époque, entendre des menaces si graves pour sa ville, sans avoir même la possibilité de tergiverser, dut provoquer un choc profond en lui. Le portrait qu'il fait de Borgia dans cette même lettre s'en ressent indéniablement:

«Ce Seigneur est très splendide et magnifique, et dans les armes il est tellement courageux qu'il n'y a aucune chose, si grande soit-elle, qui ne lui paraisse petite; et pour la gloire et pour acquérir des Etats jamais il ne se repose, ni ne connaît fatigue ou danger: il arrive dans un endroit avant qu'on puisse apprendre son départ du lieu qu'il quitte; il se fait aimer de ses soldats; il a

⁴ On peut en passant relever ce langage affectif et personnel du Duc que Machiavel ne manque jamais de rapporter avec une certaine complaisance et qui donne tant de relief au personnage.

levé les meilleurs fantassins d'Italie : toutes choses qui le rendent victorieux et redoutable ; il est en outre doué d'une perpétuelle fortune⁵. »

Une comparaison de ce portrait avec celui de la lettre du 22 juin permet de constater combien cette rencontre a profondément modifié la figure du Duc dans l'esprit de Machiavel. On ne peut certes pas nier le caractère très statique de la description et, ici aussi, le peu d'originalité de l'image de César Borgia ; en outre les éléments sont exactement les mêmes : caractère exceptionnel, résistance physique, omniprésence, rapidité, force et fortune. Mais c'est la présentation de ces mêmes qualités qui est toute différente : dans la première description, les qualités relevées étaient profondément liées à l'« anecdote » de la prise d'Urbin, elles apparaissaient dans des circonstances bien déterminées, en une période bien délimitée (quelques jours) : « la raison de *cette* victoire ; sans manger nix boire, [il] se présenta devant *Cagli* ; en même temps [il] laissa *Camerino* assiégé ; que Vos Seigneuries remarquent bien *ce* stratagème ». Ce second portrait est par contre complètement libéré des contingences temporelles et géographiques : il constitue donc une étape importante vers une représentation « permanente » de la figure de Borgia, même si on peut trouver ce portrait statique, même si on sait que cette image est provisoire et superficielle. Les qualités relevées ont ici une valeur constante : « [il] est très splendide et magnifique ; il est tellement courageux ; il n'y a aucune chose, si grande soit-elle, qui ne lui paraisse petite » : cela est toujours valable et non pas en une circonstance bien précise ; « pour *acquérir des Etats* jamais il ne se repose » : non plus l'Etat d'Urbin, Camerino ou Cagli. L'élément d'extraordinaire résistance physique (« sans manger ni boire » dans la lettre du 22 juin) acquiert des dimensions toutes différentes maintenant qu'il est libéré du contexte temporel : « *jamais* il ne se repose » ; et ne se limite plus à des notions strictement physiologiques (manger-boire), mais décrit des tendances fondamentales du caractère : « *pour la gloire et pour acquérir des Etats* jamais il ne se repose, ni ne connaît fatigue ». La description « anecdotique » de la prise d'Urbin et le simple mot « célérité » sont élevés au niveau d'une qualité constante : « il arrive dans un endroit avant qu'on puisse apprendre

⁵ AEF : Resp. 67, f^o 408^v ; BERT., cit., p. 267-268.

son départ du lieu qu'il quitte». A ces éléments, il faut naturellement ajouter les informations sur la politique militaire de Borgia (se faire aimer des soldats, lever les meilleurs fantassins d'Italie) qui complètent par une référence plus précise les qualités générales présentées jusqu'ici.

Ce passage systématique du temporel à l'intemporel ou du moins de l'anecdotique au permanent provoque un changement fondamental dans la figure du Duc: il ne s'agit plus d'un homme immédiatement dangereux, comme on pouvait le déduire du portrait du 22 juin, mais d'un prince doué de qualités constantes et inhérentes à sa personne.

Cette première partie du triptyque des Légations à Urbino, Imola et Rome est donc intéressante, non tant parce qu'elle contient le premier portrait de Borgia, mais pour l'évolution entre les deux figures du Duc (22-26 juin) et surtout parce que le deuxième portrait apparaît déjà comme le fruit d'une expérience – même si elle n'est qu'impression et non jugement.

b) La Légation à Imola

Lorsque le 7 octobre 1502 Machiavel revoit le Duc à Imola, la situation a bien changé. L'énergique intervention française avait sauvé Florence de l'agression de Borgia (été 1502). Le Duc déçu avait tenté de conquérir Bologne, mais la ville avait résisté victorieusement; entre-temps ses lieutenants – condottieri, mais aussi chef d'Etats en Italie centrale – se sentant menacés, s'étaient alliés avec les Bentivoglio (de Bologne) à une Diète réunie au début d'octobre au château de Magione «pour ne pas être dévorés un à un par le dragon»⁶. C'est dans ces circonstances évidemment très différentes de celles de la rencontre précédente que Machiavel est envoyé auprès du Duc, qui a demandé à Florence de conclure un accord avec lui. L'image du Duc «invictus et fortunatus» semble donc compromise; or, durant cette Légation, on assiste à la pro-

⁶ Lettre de Giovan Paolo Baglioni au podestat de Florence Vincenzo da Perugia du 11 octobre 1502 (BERT., cit., p. 538).

gressive reconstitution de cette image, mais cette fois plus complète, plus nuancée, plus « critique ».

Deux éléments nouveaux apparaissent dans les rapports Borgia-Machiavel. Le premier est que le Duc de Valentinois n'occupe plus une position forte ; il ne peut plus menacer, bien au contraire il demande secours à Florence, il est maintenant presque le débiteur de cette ville : si Florence s'allie avec ses ennemis – comme ils le lui ont demandé – sa situation devient désespérée. Le second est que dans cette Légation la plus grande partie du jeu diplomatique du Duc ne concernera plus les Florentins, mais un tiers (les conjurés de Magione) : il sera ainsi plus facile à Machiavel, dans cette position privilégiée d'observateur, d'en suivre toutes les étapes.

Dès la première rencontre la différence du ton et des propos est évidente : de violents et offensifs, ils sont devenus défensifs et apologetiques ; et Machiavel ne se fait pas faute de les rapporter avec une certaine complaisance. La première partie de la longue réponse du Duc aux paroles de présentation du secrétaire florentin est un vaste panorama de toute sa politique envers Florence qu'il essaye de présenter comme constamment dictée par l'« amitié envers Vos Seigneuries »⁷ ; les affronts commis sont mis sur le compte de la « méchanceté d'autrui » et il se montre prêt à oublier que les Florentins ont manifestement manqué aux promesses qu'ils lui avaient faites l'année précédente, en affirmant que tout cela ne l'a pas « beaucoup ennuyé ».

La seconde partie du discours, telle que Machiavel la rapporte, paraît plus agressive et semble traduire de la part de celui qui prononce ces paroles beaucoup d'assurance et de mépris pour les récents revers : la réunion de Magione est une « diète de ratés » ; les conjurés sont « plus fous qu'il ne pensait pour n'avoir pas su choisir le moment de lui nuire, le roi de France étant en Italie et la Sainteté de Notre Seigneur étant en vie : deux circonstances qui avaient si bien attisé son feu qu'il fallait une autre eau que la leur pour l'éteindre » ; quant au duché d'Urbin qu'il était sur le point de devoir abandonner, il n'avait pas « oublié le moyen de le reconquérir s'il venait à le perdre ». Même envers Florence, les paroles du Duc reprennent

⁷ Pour cette citation comme pour toutes les autres concernant cette lettre : BERT., cit., p. 339–341, *passim*.

un aspect menaçant; c'est le moment de s'allier avec lui, parce que s'il s'accorde avec les Orsini il sera contraint de «rétablir les Médicis [et] Vos Seigneuries se retrouveraient avec les mêmes difficultés et jalousies» donc «Vos Seigneuries doivent de toute façon se déclarer au plus tôt ses amis ou les leurs». Cependant, le sentiment général qu'on éprouve en lisant cette lettre – et ceci provient sans doute de l'opinion que Machiavel se faisait alors de César Borgia – n'est pas une impression d'assurance et de puissance; ce sentiment de scepticisme provient en grande partie de l'impassibilité inhabituelle avec laquelle il rapporte les phrases du Duc: toutes citées en style indirect; cette accumulation sur près de trois pages de phrases toutes dépendantes d'un seul verbe – sans cesse répété –: «Il dit» (que... que...) donne l'impression que l'auteur a voulu se distancer soit de la trop opportune argumentation de la première partie, soit de la trop sûre et insolente arrogance de la seconde. Cette distanciation et cette impassibilité sont encore accentuées par la phrase de commentaire qui suit les paroles du Duc: «J'écoutai attentivement de Son Excellence les propos relatés ci-dessus; celle-ci s'exprima non seulement dans le sens de ce que je viens d'écrire, mais en usant les mêmes termes, que je vous ai rapportés en détail de façon à ce que Vos Seigneuries puissent mieux juger de tout.»

Mais déjà dans la deuxième lettre le scepticisme a disparu: la manière directe employée par le Duc pour s'adresser à lui («il me fit appeler et me dit qu'il voulait me communiquer les nouvelles qu'il avait»)⁸, sa manière presque agressive de lui présenter documents et preuves («il me montra la lettre», «il voulut que je visse la signature d'Arles», «regarde donc, secrétaire, cette lettre», «crois-moi, tout cela est à mon avantage»)⁹, son énergie constamment employée à atteindre un but bien déterminé («je ne suis pas près d'abandonner la partie, ni de manquer d'amis au nombre desquels je veux compter Vos Seigneuries, pour autant qu'elles fassent rapidement connaître leurs intentions»)⁹ semblent éveiller chez Machiavel un nouvel intérêt pour ce personnage. Ainsi, lentement, de lettre en lettre et de semaine en semaine, on voit apparaître une nouvelle image de

⁸ BERT., cit., p. 344.

⁹ BERT., cit., p. 344–345, *passim*.

Borgia, moins «extraordinaire», mais politiquement plus complète, plus complexe et plus admirable parce que plus humaine (dans cette victoire sur la pire adversité). Par un phénomène semblable au développement d'une photographie, lorsque le papier impressionné est plongé dans le bain de révélateur, ce sont les traits principaux qui apparaissent en premier, presque contradictoires, puis, lentement, se forme l'image: peu claire et floue d'abord, et finalement nette et bien délimitée. Cette nouvelle figure s'élabore selon deux lignes directrices principales: l'action militaire et l'action diplomatico-politique.

En un premier temps, c'est l'action militaire, ou plus précisément les mesures prises pour reconstituer l'armée, qui dominant; simultanément apparaissent les premiers traits de cette figure: le sang-froid dans les circonstances les plus difficiles, le courage de prendre des décisions extrêmes, la promptitude des réactions:

«Aussitôt que ce Seigneur eut appris la perte de San Leo, il évacua l'Etat d'Urbin et songea à prendre des mesures pour tenir fermement en main la Romagne¹⁰.»

Il n'y a pas un mot de regret pour la défaite subie, mais «aussitôt – comme si cela était la seule réaction possible – il recourt à la solution extrême («il évacua l'Etat d'Urbin»): et il ne s'agit pas d'une réaction de désespoir, mais d'un plan bien établi destiné à mieux résister («prendre des mesures pour tenir fermement en main la Romagne»). Il y a chez cet homme non seulement le refus de la résignation, mais la volonté de rendre son activité encore plus dynamique: «Il dépêcha immédiatement Messire Ramiro...; il écrivit à un certain Don Ugo (...) qu'il se retirât vers Rimini; il dépêcha Don Michele...; il a envoyé Raffaello de' Pazzi à Milan...; il a envoyé un homme expérimenté auprès des Suisses...; des courriers et des envoyés partent sans cesse pour Rome, la France, Ferrare»¹¹: ce sont tous des verbes qui expriment un extrême rayonnement de l'activité diplomatico-militaire. En outre, le sentiment qui prédomine dans toutes ces missions n'est pas la frayeur de celui qui ne sait plus où obtenir du secours, mais la clarté des idées, la précision des ordres donnés, la certitude d'obtenir ce qu'il demande: 2500 fan-

¹⁰ BERT., cit., p. 347.

¹¹ BERT., cit., p. 347-348, *passim*.

tassins; 100 lances; 500 Gascons; 1500 Suisses; etc. La répétition de ces mesures les jours suivants – même dans les moments les plus décourageants de la lutte contre ses ennemis coalisés (perte de Fossombrone, du duché d'Urbin; menaces du côté de Bologne) – fixe ce qui pouvait paraître une réaction occasionnelle en qualité fondamentale et permanente; c'est ce qui apparaît clairement dans la lettre du 20 octobre:

«Les mesures prises par ce Seigneur, dont j'ai parlé dans plusieurs de mes lettres, sont activées de toutes parts et il a dépensé depuis que je suis ici autant d'argent en chevaux et en émissaires qu'une autre Seigneurie en dépense en deux ans; et ni le jour, ni la nuit, il ne cesse d'envoyer des hommes¹².»

Cette mise en évidence du facteur temporel («depuis que je suis ici», c'est-à-dire quelques jours, opposé à «deux ans») ne vise pas seulement à critiquer l'avarice du gouvernement florentin, comme on l'a souvent relevé¹³, mais elle met l'accent sur le caractère absolument unique de cette qualité du Duc qui consiste à recourir à des solutions extrêmes dans des circonstances extrêmes et à employer toutes les ressources possibles pour la réalisation d'un plan clairement et rapidement défini.

Dans cette première phase, l'action diplomatique, comme moyen pour enrayer la progression des coalisés, ne paraît pas très efficace et l'image de Borgia diplomate ne se dessine pas encore très clairement: «Hier soir revint ce chevalier Orsino de Pérouse (...) j'ignore ce qu'il apporte»¹⁴; «hier soir vint Messire Antonio da Venafro (...): j'ignore l'objet de leurs délibérations»¹⁵; «Moi [César Borgia] de mon côté je temporise, je prête l'oreille à chaque chose et j'attends le bon moment¹⁶.» Tout est encore mystère et passivité: «j'ignore»; «j'attends le bon moment».

¹² BERT., cit., p. 376.

¹³ Cf., par ex.: ROBERTO RIDOLFI, *Vita di Niccolò Machiavelli*, Roma, Belardetti, 1954, p. 87 (trad.): «[Machiavel] compare les moyens employés et les résultats obtenus par lui [César Borgia] avec les moyens habituellement employés par sa République (...) il ne lui vient pas à l'esprit que ses concitoyens doivent payer de leur poche, alors que le Duc dépense l'argent d'un pape qui crée des cardinaux au prix fort.»

¹⁴ BERT., cit., p. 370.

¹⁵ BERT., cit., p. 382.

¹⁶ AEF: Resp. 119, f^o 5^r; BERT., cit., p. 385.

Mais dès les premiers jours de sa Légation, Machiavel est vaincu de la victoire finale du Duc :

«Si elles [Vos Seigneuries] me demandaient ce que je pense de ces événements, je répondrais *praestita venia* que je crois que ce Seigneur, aussi longtemps que vivra le Pontife et que l'amitié avec le Roi sera maintenue, ne sera pas privé de la fortune qu'il a eue jusqu'ici; parce que ceux qui ont paru vouloir être ses ennemis ne peuvent plus lui faire grand mal; et ils le pourront encore moins demain qu'aujourd'hui¹⁷.»

«L'Etat de ce Seigneur, depuis que je suis ici, s'est maintenu seulement grâce à sa bonne fortune dont la cause a été la certitude qu'on a eue que le Roi de France lui fournirait des troupes et le Pape de l'argent; et une autre circonstance ne l'a pas moins servi: c'est la lenteur mise par ses ennemis à l'attaquer. Et j'estime qu'à présent il n'est plus temps pour eux de lui faire beaucoup de mal¹⁸.»

Les traits principaux sont évidents: énergie, courage, rapidité; en outre, la fortune qui l'a toujours accompagné le soutient encore, en lui offrant l'occasion de pouvoir profiter de la lenteur, de l'irrésolution, de la discorde de ses ennemis qui sont déjà prêts à entrer en contact avec lui. On peut aussi remarquer l'enrichissement de la figure d'une lettre à l'autre et une plus grande précision dans chaque élément: le Pontife «en vie» devient celui qui «fournit de l'argent», le Roi (de France) simple «ami» devient celui qui «fournit des troupes» et surtout la «lenteur» des ennemis n'est plus une simple constatation («[ils] ne peuvent plus lui faire grand mal»), mais une *cause* du succès probable de Borgia – qui a su tirer profit de l'occasion offerte («il a pourvu de troupes toutes les terres les plus importantes (...) si bien que [ces mesures] lui assurent sa sécurité»¹⁹).

Les lignes fondamentales du personnage sont donc déjà fixées, déjà apparaissent en formation des éléments qui deviendront les concepts de base du *Prince*: la Vertu, la Fortune, l'Occasion. Cependant, dans ces quelques phrases, il ne s'agit pas encore d'une description du personnage, mais en grande partie d'opinions émises par Machiavel qui ne sont que des prévisions, des virtualités, des projections du passé dans le futur: la vraie figure du Duc n'est pas

¹⁷ BERT., cit., p. 370.

¹⁸ AEF: Resp. 119, f^o 5^v; BERT., cit., p. 386–387.

¹⁹ AEF: Resp. 119, f^o 5^v et 7^r; BERT., cit., p. 387.

encore complètement formée ; elle se constituera, à travers des obscurités et d'apparentes contradictions, dans l'observation de sa lutte contre les nombreux obstacles qu'il finira par vaincre.

En une deuxième phase – à partir de la fin du mois d'octobre – un nouvel aspect important de l'image de Borgia apparaît : celle du diplomate ; cet aspect, comme on l'a vu, se dessinait dès les premières lettres, mais sous une forme passive ; maintenant la diplomatie devient une forme d'action et les traits du diplomate et du politicien apparaissent plus clairement : il ne s'agit plus de «temporiser» et d'«attendre le bon moment», mais d'agir, de préparer la revanche : «[On] pense que ce Seigneur détachera l'un ou l'autre de ces confédérés et, les ayant divisés, il n'aura plus rien à craindre d'eux et il pourra poursuivre ses entreprises»²⁰ ou encore, quand l'accord est sur le point d'être conclu : «lorsque le Duc examina ces articles, il lui sembla qu'il manquait une clause ayant trait au respect de l'Etat et de l'honneur de la France (...), sans une telle clause il ne voulait à aucun prix le conclure»²¹ ; «et ainsi il *les* temporise»²². Donc ici aussi apparaît la figure d'un homme qui, même dans une situation défavorable, réussit à imposer sa volonté («[il] détachera l'un ou l'autre de ces confédérés») et propose de nouvelles conditions pour pouvoir profiter d'un retard dans la conclusion de l'accord. Dans le dernier exemple, l'emploi transitif, tout à fait inhabituel, du verbe «temporiser» met en évidence la manière dont Machiavel voit agir le Duc : il n'essaye pas seulement de «faire traîner» les discussions (sens du verbe dans son emploi intransitif), mais de tromper les ennemis avec l'espoir d'un accord et profiter du temps ainsi gagné ; il s'y ajoute l'idée qu'il tient désormais ses antagonistes à sa discrétion («il *les* temporise»).

Dans certaines lettres apparaissent d'autres traits de caractère : la simulation, l'art du double jeu ; il ne s'agit pas seulement pour le Duc de tromper ses ennemis, mais d'arriver à ce que ceux-ci se trompent entre eux (les Bentivoglio contre les autres coalisés) et de savoir profiter d'une telle occasion : «et sera vainqueur celui qui saura mieux tromper l'autre et trompera l'autre celui qui se trou-

²⁰ AEF : Resp. 119, f° 9^r ; BERT., cit., p. 393.

²¹ AEF : Resp. 119, f° 13^r ; BERT., cit., p. 406.

²² AEF : Resp. 119, f° 25^r ; BERT., cit., p. 429.

vera le mieux pourvu de troupes et d'amis»²³, conclut Machiavel.

Cette tension de toutes les facultés vers la plus grande efficacité explique ce trait de caractère qui revient comme un leitmotif dans toutes les lettres : l'extrême discrétion, le secret dont il entoure chaque action. Il ne s'agit pas tant d'une tendance innée et fondamentale de son caractère que d'une sévère discipline qu'il s'impose pour ne pas compromettre le succès d'une action diplomatique ou politique : «malgré mes tentatives pour lui soutirer quelques détails, il éluda toujours la question et je ne pus jamais rien savoir d'autre que ce que j'ai écrit»²⁴; «à cette cour on ne parle jamais de ce qui doit être tu et tout se déroule dans un secret admirable»²⁵; «je n'ai pu tirer de leurs propos aucun détail et je ne crois pas que je pourrai le faire, car ce Seigneur est très secret et confère avec peu de personnes»²⁶; etc.

Cependant, si les traits de caractère de Borgia sont désormais tous fixés, si ces traits se sont «cristallisés» autour de deux qualités fondamentales : le recours à la force et l'art de la diplomatie joint à celui de la tromperie, Machiavel n'a pas encore réussi à concilier les divers éléments pour constituer une image unique et cohérente du Duc : au contraire, pendant plusieurs semaines il ignore quelle voie il choisira pour vaincre la rébellion : sera-t-il l'homme de la force ou l'homme de la diplomatie ? «Et pour résumer les affaires d'ici en deux mots : d'un côté on parle d'accord, de l'autre on fait des préparatifs de guerre»²⁷; «si les paroles et les négociations vont dans le sens d'un accord, les ordres et les préparatifs vont dans le sens de la guerre»²⁸; «chacun s'interroge sur les mesures prises par ce Seigneur pour faire la guerre pendant qu'on conclut la paix»²⁹.

²³ AEF : Resp. 119, f° 25^v; BERT., cit., p. 429. L'édition Bertelli, comme les précédentes, donne comme transcription de ce texte chiffré : «et sera vainqueur celui qui saura mieux *employer* et *emploiera* l'autre celui...» : ce qui non seulement est mal déchiffré, mais n'a pas de sens.

²⁴ BERT., cit., p. 342.

²⁵ BERT., cit., p. 375.

²⁶ AEF : Resp. 119, f° 8^r; BERT., cit., p. 391.

²⁷ AEF : Resp. 119, f° 14^r; BERT., cit., p. 408.

²⁸ AEF : Resp. 119, f° 15^r; BERT., cit., p. 412.

²⁹ Bibliothèque Nationale de Florence, Carte del Machiavelli, Casette I (dorénavant abrégé : BNF : CM, I), lettre n° 42, f° 3^r; BERT., cit., p. 448.

A un certain moment, il semble qu'il ait choisi la voie diplomatique : et cette supposition influence immédiatement de façon défavorable l'idée que se fait Machiavel du Duc : « Ce soir (...) ont été arrêtées et conclues les clauses de l'accord entre Son Excellence le Prince et Messire Giovanni Bentivogli (...) outre les autres avantages que peut en espérer votre ville, j'y vois celui-ci, – qui n'est pas à sous-estimer – : que ce Duc commence à s'habituer à modérer ses désirs et qu'il sait que la fortune ne lui cède pas toujours³⁰. » Puis, pendant quelque temps, il semble que le Duc ait définitivement décidé de recourir à la force : « il dit que pour le moment il ne licencierait aucun Français »³¹ ; « [il paraît que] son seul désir est de s'assurer de ceux qui lui ont fait cette félonie et qui ont été à un poil de lui enlever son Etat »³². Mais aussi dans la voie des armes la chance semble à nouveau l'abandonner : un jour le capitaine des troupes françaises dit à Machiavel : « Nous devons partir d'ici dans les 48 heures et retourner dans l'Etat de Milan³³. » Borgia perd de nouveau une grande partie de son prestige : « il a perdu plus de la moitié des forces et les $\frac{2}{3}$ de sa réputation ; et on ne croit pas qu'il puisse exécuter les nombreuses entreprises qu'il projetait auparavant et auxquelles on croyait »³⁴.

Mais, tout à coup, le 31 décembre, tout se conclut en un instant :

« Ce matin de bonne heure Son Excellence le Duc partit avec toute son armée et vint ici à Sinigaglia, où se trouvaient tous les Orsini et Vitellozzo, lesquels, comme je l'avais écrit, avaient conquis cette terre pour lui ; ceux-ci lui servirent d'escorte ; lui, dès qu'il fut entré à leurs côtés dans la ville, se tourna vers sa garde et les fit prendre prisonniers ; et ainsi il les a tous pris et la contrée est actuellement mise à sac, et il est 23 heures (...) et selon mon opinion ils ne seront pas vivants demain matin³⁵. »

Tout s'explique : les divers traits se relient, la figure prend sa forme définitive dans cette Légation : si le Duc a gagné la partie, c'est parce qu'il a su employer en même temps la ruse et la force,

³⁰ AEF : Resp. 119, f° 31^r ; BERT., cit., p. 464.

³¹ BNF : CM, I, let. 45, f° 2^r ; BERT., cit., p. 471.

³² AEF : Resp. 119, f° 38^v ; BERT., cit., p. 483.

³³ British Museum, Egerton Mss. 23, f° 6^r ; BERT., cit., p. 495.

³⁴ AEF : Resp. 119, f° 41^v ; BERT., cit., p. 500.

³⁵ AEF : Resp. 69, f° 116^r ; BERT., cit., p. 506.

parce qu'il a su les employer *ensemble* avec la plus grande efficacité, mais aussi parce que la fortune l'a toujours soutenu dans les plus grandes difficultés jusqu'à lui fournir l'occasion de cette dernière victoire. Malheureusement, la seconde lettre du 31 décembre 1502, dans laquelle Machiavel commentait ce massacre, a été perdue³⁶; cependant, dans celle du lendemain, il la résume en quelques mots et ajoute ceci :

«[Le Duc] m'appela ensuite [après le massacre] vers la deuxième heure de la nuit et, avec le meilleur visage du monde, il se félicita avec moi de ce succès en me disant qu'il m'en avait parlé la veille, mais sans m'en donner tous les détails: ce qui était vrai; il ajouta ensuite de sages paroles extrêmement affectueuses à l'adresse de votre ville, en alléguant toutes les raisons qui lui font désirer votre amitié, pour autant qu'elle ne fasse pas défaut de votre part: si bien que j'en demeurai frappé d'admiration³⁷.»

Une dernière fois, dans ce portrait pourtant très court du Duc, nous trouvons résumés les traits principaux de son caractère: la désinvolture («avec le meilleur visage du monde, il se félicita») de celui qui n'a pas obtenu un succès par hasard, mais qui a vu se réaliser un plan préparé de longue date («en me disant qu'il m'en avait parlé»), tenu pourtant secret pour en assurer la réalisation avec le plus de chance de succès («mais sans m'en donner tous les détails»); on y retrouve aussi le calme et la sûreté de soi («il ajouta ensuite de sages paroles (...) en alléguant toutes les raisons...»). Machiavel ne peut alors réprimer un mouvement de profond étonnement – et d'émerveillement – envers cet homme: «si bien que j'en demeurai frappé d'admiration».

Tout le reste de cette Légation ne sera que la confirmation de cette image du chef victorieux: «nous trouvâmes lesdits ambassadeurs de Castello qui offrirent le pays au Duc»³⁸; «le peuple de Pérouse s'était soulevé et avait crié: Duc! Duc!»³⁹; «avant mon

³⁶ «Dans l'autre je racontai tous les événements en détail et de plus je vous rapportai ce que m'avait dit Son Excellence et quelle opinion on se faisait du comportement de ce Seigneur»: AEF: Resp. 119, f° 45^r; BERT., cit., p. 507.

³⁷ AEF: Resp. 119, f° 45^r; BERT., cit., p. 508.

³⁸ AEF: Resp. 119, f° 50^r; BERT., cit., p. 517.

³⁹ Id.

départ, on disait à la Cour que l'accord entre le Duc et les Siennois était conclu»⁴⁰.

c) *Deux textes de 1503*

Peu après son retour à Florence, Machiavel, dans deux écrits historiques et politiques, définit encore plus clairement cette nouvelle figure de Borgia. Le premier a pour thème principal le massacre de Senigallia : c'est l'*Exposé de la manière dont le duc de Valentinois a abattu Vitellozzo Vitelli, Oliverotto da Fermo, le Seigneur Pagolo et le duc de Gravina Orsini*. Les événements rapportés sont plus ou moins les mêmes que ceux de la Légation à Imola, cependant, ils ne sont plus présentés dans l'interprétation provisoire des lettres envoyées jour après jour, mais en une vision rétrospective dans laquelle chaque fait est mis à sa place exacte. Cette nouvelle disposition fait surtout apparaître combien l'épisode du massacre de Senigallia a contribué à donner de la cohérence à la figure de César Borgia : non tant à cause du succès en lui-même, mais dans la mesure où il a fourni une explication, une justification du comportement – apparemment énigmatique et contradictoire – du Duc durant les semaines précédentes. L'*Exposé* ne fournit aucun élément nouveau à ce propos, mais il dit explicitement ce qu'on pouvait supposer dans l'expression «frappé d'admiration» de la lettre du 1^{er} janvier 1503 :

«bien qu'il se trouvât déjà assez fort pour prendre ouvertement sa revanche contre ses agresseurs, il estima plus sûr et plus profitable de les tromper et de poursuivre les pourparlers de réconciliation»⁴¹;

«pour les rassurer davantage, il congédia toutes les troupes françaises (...), il se rendit à Fano où il déploya toute sa ruse et toute sa sagacité pour réussir à persuader les Vitelli et les Orsini de l'attendre à Sinigaglia (...). Vitellozzo hésitait beaucoup d'abord (...) il se laissa néanmoins persuader par Pagolo Orsini que le Duc avait su gagner à force de présents et de promesses et consentit à l'attendre»⁴².

⁴⁰ AEF: Resp. 119, f^o 59^r; BERT., cit., p. 537.

⁴¹ MACHIAVEL, *Oeuvres complètes*, texte présenté et annoté par EDMOND BARINCOU, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1952, p. 120.

⁴² MACHIAVEL, *Oeuvres complètes*, cit., p. 121.

Avec cette victoire apparaît aussi plus nettement un nouvel aspect de Borgia – déjà esquissé dans les lettres précédentes, mais sans avoir encore un caractère fondamental – celui du « maître en l'art de dissimuler »⁴³.

Cependant, cette présentation des faits calculée et ordonnée en vue de la scène finale a aussi altéré, en un certain sens, la figure du Duc; en effet, au début de l'*Exposé*, César Borgia est décrit dans la première phase de sa lutte contre les coalisés comme un homme « plein de peur »⁴⁴: l'énergie, la force de réaction, la confiance dans l'action immédiate – traits fondamentaux du personnage qui apparaissent à Machiavel dès les premiers jours de sa Légation – sont sacrifiés à un plus grand dynamisme du récit (l'ascension de la plus craintive résignation – « il se trouvait plein de peur à Imola »⁴⁴ – jusqu'à la plus brillante victoire).

L'autre texte: *De la manière de traiter les populations soulevées du Val di Chiana* clarifie et fixe une notion née de la récente expérience de la Légation à Imola: l'occasion. Le pape et le Duc de Valentinois savent « voir l'occasion et ils savent la saisir. Opinion confirmée par le témoignage de tout ce qu'ils ont mené à bonne fin en servant des bonnes occasions »⁴⁵.

Une preuve supplémentaire de la clarté avec laquelle cette figure apparaît maintenant aux yeux de Machiavel dans tous ses détails nous pouvons la voir dans l'assurance avec laquelle il prévoit le futur comportement du Duc vis-à-vis de Florence:

« Quant à dire si le moment actuel se prête ou non à vous assaillir en toute sécurité, je dirais que non; mais il faut aussi considérer que le duc, vu le peu de temps qui reste à vivre au souverain pontife, n'a pas le loisir d'attendre que la partie soit toute gagnée et qu'il lui faut saisir la première occasion qui se présente, quitte à s'en remettre du succès, pour une bonne part, à son étoile... »⁴⁶.

d) La Légation à Rome

Entre-temps, le Duc de Valentinois, après ses succès en Italie centrale, envisageait une alliance avec les Espagnols contre les

⁴³ MACHIAVEL, *Oeuvres complètes*, cit., p. 120.

⁴⁴ MACHIAVEL, *Oeuvres complètes*, cit., p. 119.

⁴⁵ MACHIAVEL, *Oeuvres complètes*, cit., p. 128.

⁴⁶ Id.

Français qui ne voulaient plus l'aider : il semblait qu'une nouvelle phase de sa brillante carrière allait débiter. Mais un événement subit réduit à néant tous ces projets : la mort du pape Alexandre VI, son père, le 18 août 1503. Certes, cette mort était prévisible – et Borgia l'avait prévue dans ses plans⁴⁷ –, cependant ce qu'il n'avait pas pu imaginer c'est qu'en même temps une très grave maladie le contraindrait à l'inactivité en ce moment décisif. Dès la fin du mois d'août il se trouve aux mains de ses plus puissants ennemis presque sans aucune protection ; les terres récemment conquises se révoltent alors à nouveau et un grand nombre d'entre elles sont occupées par Venise. L'élection d'un pape de transition (Pie III) lui donne pourtant un moment de répit (22 septembre jusqu'au 18 octobre 1503) ; en un dernier sursaut d'énergie, il essaye de fuir hors de Rome : il échoue, mais il conquiert dans cette ville une position-clé : le Château Saint-Ange, la forteresse des papes. Sa situation est donc très gravement compromise, mais elle ne semble pas encore désespérée. Après ces événements et avant la réunion du conclave qui doit élire le successeur de Pie III, Machiavel est envoyé à Rome avec trois missions bien précises : une de caractère informatif : savoir quel sera le nouveau pape, et deux autres de caractère diplomatique : inciter le futur pontife à intervenir contre Venise et observer le comportement de César Borgia dans ces circonstances.

Pour le Duc, le choix du futur pape est vital : selon sa façon de jouer les quelques cartes qu'il a encore en main, il peut soit provoquer sa chute définitive, soit espérer, à la rigueur, la renaissance de sa puissance. Mais le jeu est difficile, d'autant plus que le candidat favori (60% de chances, dit Machiavel le 30 octobre déjà) était Julien de la Rovère, un ennemi acharné des Borgia.

Dès la description de la première lettre, le Duc de Valentinois apparaît profondément marqué par le récent malheur : il n'est plus que l'ombre de lui-même :

⁴⁷ «Ce Seigneur sait très bien que le pape peut mourir d'un jour à l'autre et qu'il doit trouver d'autres appuis avant sa mort, s'il veut garder les Etats qu'il possède. Le premier de ces appuis est le roi de France ; le second : ses propres forces ; (...) Et comme il estime que par la suite ces deux appuis pourraient ne pas lui suffire, il songe à gagner l'amitié de ses voisins » ; BERT., cit., p. 419. (Lettre datée du 8 nov. 1502.)

⁴⁸ AEF : Resp. 119, f° 65r ; BERT., cit., p. 580.

«Le Duc se tient au Château et il espère plus que jamais de faire de grandes choses, en présupposant d'avoir un pape qui corresponde aux désirs de ses amis⁴⁸.»

L'attitude de César Borgia est absolument passive («[il] *se tient* au Château»), toute sa légendaire énergie se réduit maintenant à l'espoir de voir se réaliser de vagues projets («il espère (...) de faire *de grandes choses*»), ses plans ambitieux pour la réalisation desquels il employait toutes ses facultés et toutes ses ressources, ne sont plus basés que sur des «présuppositions», lui qui était l'âme de toute sa politique (cf. «on a ici affaire à un prince qui gouverne tout par lui-même»⁴⁹), s'en remet maintenant «aux désirs de ses amis». Certes, le Duc n'a pas perdu complètement sa puissance, mais, malgré tout, on a le sentiment qu'un ressort qui maintenait la tension de toutes ses facultés s'est rompu; il semble que le Duc laisse échapper passivement toutes les occasions qui se présentent à lui:

«Le Duc de Valentinois est très fortement sollicité par ceux qui désirent devenir pape, à cause des cardinaux espagnols qui sont ses favoris; et plusieurs cardinaux sont allés lui parler chaque jour au Château: si bien qu'on estime que le futur pape lui sera obligé; et lui vit avec cet espoir d'être favorisé par le nouveau pontife⁵⁰.»

Ici aussi on peut relever une absolue passivité: dans ce passage César Borgia n'apparaît jamais comme le sujet agissant: «[il] est sollicité; «[ils] sont allés lui parler»; il n'y a aucune volonté de tirer profit des avantages qu'il possède («les cardinaux espagnols qui sont ses favoris»), mais de nouveau abandon en un vague espoir auquel il se laisse aller en une démission totale de sa volonté. Lorsque le moment favorable est passé, il se contente d'appuyer la candidature de Julien de la Rovère, un de ses plus grands ennemis, seulement «parce que (...) il a besoin d'être ressuscité»⁵¹; alors Machiavel, qui s'était contenté jusqu'ici de rapporter les faits avec une impartialité mal contenue («il croit... il espère... il vit avec cet espoir...»), ne peut plus cacher la déception que lui cause cette dernière action:

«Il n'ignore pas la haine naturelle que Sa Sainteté lui a toujours vouée et (...) elle ne peut avoir oublié si tôt l'exil qu'elle a dû endurer pendant dix ans;

⁴⁹ AEF: Resp. 119, f^o 24^r; BERT., cit., p. 427.

⁵⁰ BNF: CM, I, let. 22, f^o 1^v; BERT., cit., p. 585-586.

⁵¹ BNF: CM, I, let. 23, f^o 1^r; BERT., cit., p. 590.

et le Duc se laisse transporter par sa confiance aveugle et il croit que la parole des autres est plus sincère que ne fut la sienne⁵². »

Ce que Machiavel ne peut comprendre c'est comment le Duc se laisse prendre justement au même jeu auquel il a lui-même pris les coalisés de Magione, dix mois auparavant.

Sa rencontre avec César Borgia au Vatican jouera un rôle décisif pour la formation dans l'esprit de Machiavel d'une nouvelle image du Duc : celle du raté exaspéré de son impuissance : une figure anti-thétique en somme de celle de la Légation à Imola :

« Ayant appris la nouvelle du châtelain d'Imola et l'attaque des Vénitiens dans les alentours de Faenza, il fut extrêmement troublé et il se mit à se plaindre sans retenue de Vos Seigneuries (...); [il dit] qu'il s'acharnera à ce que vous soyez les premiers à vous en repentir; et puisque Imola est perdue, il ne veut plus rassembler de troupes, ni perdre le reste pour récupérer ce qu'il a perdu; et il ne veut plus être leurré par vous, mais veut remettre lui-même ce qu'il possède encore entre les mains des Vénitiens; et il croit qu'il verra bientôt votre Etat ruiné et lui s'en rira; et quant aux Français: ou bien ils seront défaits dans le Royaume, ou bien ils y seront si bien occupés qu'ils ne pourront pas vous aider: et sur ce sujet il s'étendit avec des paroles pleines de fiel et de passion⁵³. »

Il est bien loin de cette parfaite assurance qui touchait parfois à la fanfaronnade (cf.: « je n'ai pas oublié le moyen de le reconquérir »; « cette diète de ratés »): « il fut extrêmement troublé », « il se mit à se plaindre »; ses menaces n'ont plus pour but d'obtenir des avantages politiques et militaires, mais elles expriment seulement un désir puéril de vengeance : détruire tout ce qu'il ne peut avoir ou conserver : « il s'acharnera à ce que vous soyez les premiers à vous en repentir », « il croit qu'il verra bientôt votre Etat ruiné et lui s'en rira »; il révèle ses plans d'avenir qu'il avait toujours soigneusement tenus secrets : « puisque Imola est perdue, il ne veut plus rassembler de troupes »; il a perdu cette intrépidité du joueur qui engageait tout son avenir en une action politique ou militaire : « [il ne veut plus] perdre le reste pour récupérer ce qu'il a perdu ». Quant aux « paroles pleines de fiel et de passion » s'il pouvait se les permettre à Urbin, ou, à la rigueur, à Imola – dans le but de stimuler les Florentins à

⁵² AEF: Resp. 119, f^o 68^v; BERT., cit., p. 599–600.

⁵³ AEF: Resp. 119, f^o 70^v–71^r; BERT., cit., p. 606–607.

lui fournir une aide –, elles ne sont ici que les réactions infantiles d'un homme qui ne sait plus se dominer.

Dès cette rencontre – et déjà depuis qu'il a commis l'erreur de soutenir Julien de la Rovère – le Duc est définitivement condamné pour Machiavel, ou du moins il n'aura plus la possibilité d'agir sur son propre destin désormais aux mains du pape Jules II: «le Duc se trouve donc toujours au même point et parmi les personnes les plus éclairées on fait la triste conjecture qu'il ne finisse bien mal»⁵⁴. Si ensuite Machiavel lui-même suggère à Florence d'aider Borgia à reconquérir la Romagne contre les Vénitiens («parce qu'ici il semble à propos de la conduire là-bas et de lui donner des assurances pour qu'il vienne»⁵⁵), ce n'est pas une preuve d'estime, mais de mépris pour un homme qu'on peut manœuvrer comme un simple condottiere et diriger contre ceux dont on veut se protéger. Et même lorsque dans ces circonstances sa position semble s'être renforcée, le Duc conserve aux yeux de Machiavel son caractère irrésolu et hésitant: «le Duc restait ambigu quant à sa conduite future, et il ne savait pas si...; mais (...) il ne voudrait pas avoir à s'en occuper, et il voudrait trouver les clauses déjà rédigées discrètement; et il voudrait n'avoir qu'à les signer. Il désirerait...»⁵⁶. Il n'y a aucun plan clair, mais un ensemble vague (suggéré aussi par l'usage du conditionnel: «il voudrait», «il désirerait») de désirs et de projets.

Même lorsque le Duc semble avoir reconquis sa puissance – il s'embarque avec une armée de 400–500 hommes et on dit qu'il se dirigera vers La Spezia pour ensuite reconquérir la Romagne; une armée par voie de terre se dirige aussi dans cette direction pour soutenir cette campagne –, Machiavel n'a plus aucune illusion sur cet homme, au point que le 20 novembre il écrit: «Messire Agapito et Messire Romolino, autrefois au service du Duc, mais restés ici pour ne pas participer de sa mauvaise fortune, m'ont fait comprendre...»⁵⁷ et il ne cache pas que «chacun se rit de son sort»⁵⁸. Et lorsqu'il apprend qu'après avoir été rejoint par les envoyés du

⁵⁴ AEF: Resp. 119, f° 74r; BERT., cit., p. 613.

⁵⁵ Id.

⁵⁶ AEF: Resp. 119, f° 82r; BERT., cit., p. 622–623.

⁵⁷ AEF: Resp. 119, f° 98r; BERT., cit., p. 656.

⁵⁸ AEF: Resp. 119, f° 98v; BERT., cit., p. 657.

pape qui le somment de rendre au pontife toutes les forteresses de Romagne et qu'après avoir refusé cette soumission, le Duc a été arrêté, il ne manifeste aucun étonnement; il constate impassiblement que le Duc a «désormais fini son rôle»⁵⁹; quand on lui dit qu'il a probablement été jeté dans le Tibre, il écrit simplement: «je ne puis ni le confirmer, ni le nier; mais je crois bien que si ce n'est pas encore fait que cela le sera»⁶⁰; au fond, il ne s'agit que de la réalisation de ce qu'il avait prévu: «et on voit que ce pape commence à payer ses dettes assez honorablement, et il les efface avec le coton de son écritoire»; donc «puisqu'il est pris, qu'il soit mort ou vif, on peut agir sans plus s'embarasser de lui»⁶¹: la condamnation est cette fois claire et nette. Dans les lettres suivantes il n'en parlera plus qu'à la dérobée, avec une indifférence un peu méprisante: «les affaires du Duc depuis que je suis ici ont subi mille changements: en vérité elles n'ont fait que périlcliter»⁶²; «on ne sait pas interpréter quel sera son sort, mais beaucoup de gens conjecturent qu'il sera funeste»⁶³; et lorsque le Duc se décide finalement à céder les forteresses de Romagne au pape, Machiavel fait définitivement tomber le rideau sur ce dernier acte: «et ainsi il semble que le Duc glisse peu à peu dans le tombeau»⁶⁴.

e) «*La première Décennale*»

L'année suivante (1504), la composition de *La première Décennale* (concernant la période 1494–1503), contraint Machiavel à reconsidérer la figure de César Borgia dans l'ensemble de son action politique et militaire, à concilier l'image de Duc telle qu'elle apparaît à Urbino et surtout à Imola avec celle de Rome:

«Alors on vit tous ces reptiles gonflés de venin, se tournant les uns contre

⁵⁹ AEF: Resp. 119, f° 114^r; BERT., cit., p. 683; passage chiffré dans l'original.

⁶⁰ Id. (chiffré).

⁶¹ Id. (chiffré).

⁶² BNF: CM, I, let. 25, f° 1^v; BERT., cit., p. 698.

⁶³ AEF: Resp. 119, f° 125^r; BERT., cit., p. 706.

⁶⁴ AEF: Resp. 119, f° 127^r; BERT., cit., p. 709 (chiffré).

les autres, commencer à se battre et à s'entre-déchirer de la griffe et de la dent;

Le Valentin, qui avait du mal à se défendre d'eux, dut pour se mettre à couvert chercher abri sous le bouclier français.

Alors pour attraper ses ennemis dans ses gluaux et les amener à son repaire, notre basilic se mit à siffler doucement.

Il ne mit pas grand temps à les attirer, et le traître de Fermo et Vitellozzo, et ces mêmes Oursons qui avaient été ses ennemis acharnés.

Donnèrent tous promptement de la tête dans ses panneaux; et l'Ours y laissa plus d'une patte, et le Veau eut sa dernière corne tranchée;

...

Valence tomba malade et, repos bien gagné, l'âme du glorieux Alexandre fut ravie au séjour des âmes bienheureuses.

...

Dès que le ciel eut abattu Alexandre, les Etats de son fils furent déchirés et partagés en maints lambeaux:

Baglioni, Vitelli, Orsini et le rejeton de Montefeltre rentrèrent chacun chez soi, et Saint-Marc s'adjugea Rimini et Faënza.

Baglioni et Orsini poursuivirent jusque dans Rome le Valentin pour le molester, lui arracher ses dépouilles et s'en vêtir;

Jules seul le nourrit de force espérance, si bien que le duc s'imagina trouver auprès d'autrui la pitié qu'il n'avait eue lui-même pour personne⁶⁵.

Certes, l'élément descriptif est encore prédominant dans la présentation des événements et cela se fait au détriment d'une réflexion politique qui aurait pu naître des récentes expériences; certes aussi, l'élaboration de cette lourde succession de métaphores zoomorphes (ours, veau, serpent) a réclamé à tel point l'attention de l'auteur que la présentation des qualités politiques des divers personnages a été quelque peu sacrifiée. Cependant, le fait que d'une part Machiavel ne se soit pas limité à un récit uniquement anecdotique des événements et que d'autre part il ait dû faire un choix parmi les nombreux aspects du Duc pour en retenir les plus saillants et les plus significatifs, ne manque pas d'intérêt.

Les actions du Duc en effet ne se présentent pas en une succession désordonnée, mais chacune d'elles apparaît comme une réaction à une situation déterminée: «*[ayant] du mal à se défendre d'eux (...) pour se mettre à couvert [il dut] chercher abri sous le bouclier français; pour attraper ses ennemis dans ses gluaux (...) [pour] les amener à son repaire, notre basilic se mit à siffler doucement*». Ce

⁶⁵ MACHIAVEL, *Oeuvres complètes*, cit., p. 44-46, *passim*.

passage met en même temps en évidence les traits principaux autour desquels s'élaborait à cette époque la figure de César Borgia dans la pensée de Machiavel. Le premier est celui qui consiste à recourir rapidement à des mesures militaires avec l'appui de la France («le bouclier français»); cependant cet aspect n'apparaît pas encore comme une claire manifestation de sa volonté, mais plutôt comme une réaction presque automatique que les circonstances lui ont imposée («Le Valentin, qui avait du mal à se défendre d'eux, dut (litt.: «fut contraint»)»). Un autre trait de caractère qui, deux années auparavant, avait tellement impressionné Machiavel, domine encore dans ce passage: la ruse («Alors pour attraper ses ennemis dans ses gluaux (...) [il] se mit à siffler doucement (litt.: «suavement»)»), trait sur lequel il revient cinq vers après en disant qu'ils «donnèrent tous promptement de la tête dans ses *panneaux*». Le troisième élément est le double accent mis sur le malheur de la mort d'Alexandre VI survenant en même temps que la maladie du Duc («Valence tomba malade et, repos bien gagné, l'âme du glorieux Alexandre fut ravie au séjour des âmes bienheureuses») décisive pour le destin de César Borgia («Dès que le ciel eut abattu Alexandre, les Etats de son fils furent déchirés et partagés en maints lambeaux») et sur l'erreur commise par le Duc dans l'appui donné à la candidature de Julien de la Rovère au trône pontifical («le duc s'imagina trouver auprès d'autrui la pitié qu'il n'avait eue lui-même pour personne»).

Cependant dans toute cette description, la figure même de César Borgia semble avoir perdu, en comparaison des autres personnages et événements politiques, ce caractère de personnalité unique et exemplaire qui apparaissait dans les deux premières Légations: la raison doit être probablement trouvée dans la récente déception de la Légation à Rome qui l'empêche encore de porter un jugement impartial sur cet homme.

f) *Le chapitre VII du «Prince»*

La dernière fois qu'apparaît la figure de Borgia dans les écrits de Machiavel, c'est dans *Le Prince* et principalement au chapitre VII.

Comme on pouvait déjà le noter dans *La première Décennale*, les événements concernant les trois Légations sont intégrés dans une présentation plus vaste – et maintenant plus complexe – du comportement politique du Duc de 1501 à 1503. Mais le but de cette nouvelle présentation est absolument différent de celui de *La première Décennale*: il ne s'agit plus de décrire un personnage considéré dans le flux des événements historiques de la dernière décennie, mais – dans le cadre bien précis du traité *De Principatibus*, et dans celui plus restreint du VII^e chapitre: *De principatibus novis qui alienis armis et fortuna acquiruntur* – de présenter un *exemple* qui illustre les affirmations théoriques données au début du chapitre: facilité de conquête, mais difficulté à se maintenir au pouvoir, et un *modèle* à suivre pour les princes qui arriveront au pouvoir grâce à la fortune et aux armes d'autrui. Le fait que Borgia ait acquis cette double valeur d'illustration et de modèle, présuppose de la part de Machiavel une réévaluation réaliste de ses qualités et de ses défauts. Il n'a pas échappé cette fois à la complexité de l'interprétation du personnage – comme c'est encore un peu le cas dans la *Décennale* –, mais, soit par évolution naturelle, soit par exigence de l'œuvre, il a donné une nouvelle représentation globale et cohérente de la figure du Duc, une interprétation qui concilie toutes les figures successivement apparues au cours des Légations.

Au delà des déceptions éprouvées à Rome, Machiavel a su retrouver le César Borgia de la Légation à Imola qu'il peut présenter comme modèle, sans pour autant oublier la défaite finale – pour n'avoir pas eu le temps de réaliser ses plans destinés à consolider son pouvoir – qui illustre les difficultés à se maintenir dans un pays conquis grâce à la fortune.

Ce réexamen n'a pas eu pour résultat une présentation idéalisée du Duc, mais un retour à un jugement antérieur plus impartial, facilité par une totale disculpation dans la responsabilité de sa défaite. Si l'on considère l'image du Duc telle qu'elle apparaissait autrefois et celle de ce chapitre, la différence est minime; elle apparaît surtout dans la présentation des faits et non dans les faits eux-mêmes. Dans ce chapitre, toutes les actions du Duc, par exemple, semblent être la réalisation d'un plan établi depuis longtemps pour se libérer de la tutelle et de l'aide d'autrui et pour fonder un Etat

fidèle et durable, alors que dans les Légations elles apparaissaient comme des réactions improvisées à une situation que les autres lui imposaient; ainsi, il semble que le projet d'éliminer les condottieri et de se libérer de la «protection» française fût formé avant la coalition de Magione et que cette rébellion lui ait simplement fourni l'occasion favorable pour le réaliser: «Aussi Borgia délibéra-t-il de ne dépendre plus de la fortune ni des forces d'autrui»⁶⁶; de même un passage, nouveau par sa forme et son ampleur, traite des mesures prises par le Duc pour réorganiser les terres conquises en un Etat unitaire («Celui-ci [Remy d'Orque] en peu de temps remit le pays en tranquillité et union, à son très grand honneur»⁶⁷) et pour ensuite obtenir la confiance de la population («pour en purger les esprits de ces peuples et les tenir tout à fait en son amitié (...) il le [Remy d'Orque] fit un beau matin, à Cesena, mettre en deux morceaux, au milieu de la place, avec un billot de bois et un couteau sanglant près de lui. La férocité de ce spectacle fit tout le peuple demeurer en même temps satisfait et stupide»⁶⁸). En outre, cette exigence de clarté, de distinction, de classification, propre au *Prince* donne au personnage du Duc une assurance dans l'élaboration et dans la réalisation des projets destinés à le libérer de la tutelle pontificale qui n'apparaît pas dans les textes précédents («A quoi il avait pensé remédier de quatre manières: premièrement d'éteindre tout le sang (...). Secondement d'attirer et gagner à soi tous les gentilshommes (...). Troisièmement de réduire le collège des Cardinaux (...). Quatrièmement se faire si puissant (...). De ces quatre points, à la mort d'Alexandre, il en avait parfait trois; le quatrième était presque achevé»⁶⁹.) Cependant dans tous ces exemples, il ne s'agit pas d'une altération profonde de l'image, mais presque toujours d'un «réglage», d'une présentation plus précise de tel ou tel aspect du caractère de Borgia, pour donner à cette dernière image plus d'unité, plus d'efficacité, plus de cohésion. L'évolution de la figure de

⁶⁶ MACHIAVEL, *Oeuvres complètes*, cit., p. 308.

⁶⁷ MACHIAVEL, *Oeuvres complètes*, cit., p. 309-310.

⁶⁸ MACHIAVEL, *Oeuvres complètes*, cit., p. 310; pour une analyse de ce passage, cf.: FREDI CHIAPPELLI, *Studi sul linguaggio del Machiavelli*, Firenze, Le Monnier, 1952, p. 102-103.

⁶⁹ MACHIAVEL, *Oeuvres complètes*, cit., p. 310-311.

César Borgia des œuvres précédentes au *Prince* est incontestable : cependant elle ne conduit pas à une idéalisation : c'est-à-dire à une *autre* image, mais à une plus juste compréhension, interprétation et représentation de l'image précédente : c'est un perfectionnement de qualité dans le respect de la réalité. Cela est encore plus évident dans le portrait final présenté avec une concision d'un intense pouvoir suggestif :

« Qui donc juge nécessaire, en sa nouvelle Principauté, de s'assurer de ses ennemis, s'attacher des amis, vaincre ou par force ou par ruse, se faire aimer et craindre du peuple, suivre et respecter des soldats, ruiner ceux qui nous peuvent ou doivent nuire, rajeunir par de nouveaux moyens les anciennes coutumes, être rigoureux et bienveillant, magnanime et libéral, éteindre une milice infidèle, en créer une nouvelle, se maintenir en amitié des Rois et des Princes, en sorte qu'ils soient portés à te servir et qu'ils regardent à te nuire, celui-là ne peut choisir plus frais exemples que les faits du duc de Valentinois⁷⁰. »

Même dans ce passage, Machiavel ne s'est jamais laissé entraîner par son sujet au point d'inventer un trait de caractère du Duc : pour chaque affirmation on pourrait citer un comportement, une parole, une attitude tirés d'une lettre des Légations ; toute la valeur de ce passage se trouve par contre dans la manière de présenter ces éléments (dans l'accumulation des infinitifs, dans le recours constant à la construction de la phrase par alternatives (ou... ou), dans l'opposition expressive de deux verbes (aimer-craindre ; éteindre-crée))⁷¹.

Cette réévaluation réaliste de la personnalité de César Borgia implique aussi un examen plus impartial de sa responsabilité dans

⁷⁰ MACHIAVEL, *Oeuvres complètes*, cit., p. 312.

⁷¹ A ce propos on ne peut que rappeler ce que F. Chabod répondit à un critique qui reprochait à Machiavel de recourir dans le *Prince* à « une psychologie rationnelle à la recherche de l'homme-type plus que de l'homme vivant » (cf. : E. W. MEYER, *Machiavellis Geschichtsauffassung und sein Begriff «virtù»*, München, 1912, p. 39 et suiv.) : « la vivacité humaine de l'écrivain, son adhérence à la vie réelle sont telles que même dans la recherche rationnelle pénètre dans une large mesure le sens du concret, qui empêche ainsi un trop grand raidissement de la figure et lui restitue sa mobilité » (trad. de F. CHABOD, *Del «Principe» di Niccolò Machiavelli*, dans *Scritti su Machiavelli*, Torino, Einaudi, 1964, p. 60, note 3).

sa chute finale. Déjà dans les lettres de la Légation à Rome, on sentait combien la simultanéité de la mort de son père et de sa propre maladie avait profondément et presque irrémédiablement compromis sa situation. Dans *La première Décennale* aussi, comme on l'a vu, la coïncidence des deux malheurs apparaissait comme la cause principale de la chute de César Borgia⁷². C'est la même idée qui est reprise, comme un leitmotif, au VII^e chapitre: «Mais Alexandre mourut (...) le laissant (...) malade à mourir»⁷³; «s'il n'eût été malade quand le pape Alexandre mourut, tout lui eût été facile»⁷⁴; et plus explicitement: «jamais il ne pensa qu'au jour de cette mort, il se trouverait lui-même à l'agonie»⁷⁵; «et seules s'opposèrent à ses desseins la courte vie d'Alexandre et sa propre maladie»⁷⁶. Certes, ce fait acquiert ici beaucoup plus de poids puisqu'il aboutit à libérer purement et simplement le Duc de toute responsabilité dans son échec⁷⁷ («ce ne fut pas sa faute»⁷⁸, «je ne vois point en quoi il mérite d'être repris»⁷⁹, «il ne se pouvait comporter autrement»⁸⁰) et d'en rejeter la cause sur «une extraordinaire et extrême malignité de fortune»⁸¹, mais il est important de constater que cette affirmation n'est nullement en contradiction avec ce que Machiavel disait dans la plupart de ses écrits antérieurs. Cependant, ce réexamen du comportement de César Borgia vers une plus grande impartialité n'a pas conduit Machiavel – par réaction – à ne considérer que les éléments positifs du personnage; au contraire, il reconnaît même clairement à la fin du chapitre l'erreur commise par le Duc dans le soutien qu'il a apporté à l'élection au pontificat d'un de ses plus grands ennemis, avec l'espoir d'en être récompensé: «On le peut seulement reprendre en la création du pape Jules II;

⁷² MACHIAVEL, *Oeuvres complètes*, cit., p. 45–46.

⁷³ MACHIAVEL, *Oeuvres complètes*, cit., p. 311.

⁷⁴ Id.

⁷⁵ MACHIAVEL, *Oeuvres complètes*, cit., p. 312.

⁷⁶ Id.

⁷⁷ Absolution qui permet à Machiavel de présenter César Borgia comme un modèle.

⁷⁸ MACHIAVEL, *Oeuvres complètes*, cit., p. 308.

⁷⁹ MACHIAVEL, *Oeuvres complètes*, cit., p. 312.

⁸⁰ Id.

⁸¹ MACHIAVEL, *Oeuvres complètes*, cit., p. 308.

il le choisit mal»⁸²; il n'en cache pas non plus la gravité, qu'il met au contraire en évidence avec la maxime: «Celui qui pense que chez les grands personnages les nouveaux bénéfiques fassent oublier les vieilles injures, il s'abuse⁸³.» Tout s'enchaîne pourtant logiquement et – contrairement à ce qu'ont prétendu certains critiques modernes – il n'y a nullement contradiction entre ce dernier reproche et le reste du chapitre où Machiavel disculpait Borgia de toute responsabilité dans son échec. Bien au contraire! Dans cet effort général qui vise à rendre à chaque événement et à chaque comportement sa juste valeur, Machiavel a fait en réalité une nette distinction entre la *cause fondamentale* de la perte du pouvoir et des terres conquises: due à une «extraordinaire et extrême malignité de fortune» – pour laquelle il n'a eu aucune faute à se reprocher – et l'*erreur très grave, mais non décisive* commise lors de l'élection du pape: comme un coup de grâce que se serait donné le Duc dans l'égarement de son malheur. A ce propos la dernière phrase du chapitre est significative: «Le duc donc fit une faute en cette élection, et fut cause de sa ruine finale»⁸⁴: l'erreur de Borgia n'a pas provoqué «sa ruine» en soi – puisque la situation du Duc déjà profondément et irrémédiablement compromise – mais «sa ruine *finale*» (litt.: «son *ultime* ruine»).

Et ainsi, dans ce dernier portrait du Duc, tout se concilie parfaitement – comme il est normal pour une œuvre aussi achevée que *Le Prince* –: le respect de l'image de César Borgia, telle qu'elle était successivement apparue dans les Légations, dans une juste évaluation des qualités et des défauts, la cohérence de la figure d'un bout à l'autre du chapitre et la possibilité de proposer cet homme comme un modèle aux princes futurs.

⁸² MACHIAVEL, *Oeuvres complètes*, cit., p. 312.

⁸³ MACHIAVEL, *Oeuvres complètes*, cit., p. 312–313.

⁸⁴ MACHIAVEL, *Oeuvres complètes*, cit., p. 313.